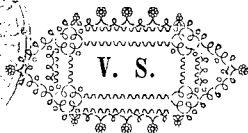


FABLES
ET
MORCEAUX DIVERS

CHOISIS DANS NOS MEILLEURS AUTEURS
ET ANNOTÉS POUR L'USAGE DES CLASSES ÉLÉMENTAIRES

PAR LE R. P. CHAMPEAU,
SALVATORISTE, ANCIEN SUPÉRIEUR DE PETIT-SÉMINAIRE.



PARIS,
NOUVELLE LIBRAIRIE CATHOLIQUE,
VICTOR SARLIT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE SAINT-SULPICE, 25.

—
1857

Et fabrique ce miel que nous trouvons si bon ;

Et l'autre, appelé papillon,

Inconstant, léger et volage,

Sans jamais se fixer, vole de fleur en fleur.

— A votre avis, lequel est le plus estimable ?

— Oh ! c'est l'abeille, et l'autre est sans valeur.

De quoi le trouvez-vous capable ?

— De rien ; et vous avez raison.

Mais, ô mon fils, pourquoi vous rendez-vous semblable

A cet inconstant papillon ?

Pourquoi méritez-vous son nom ?

Devenez donc enfin plus sage,

Et des dons du Seigneur faites meilleur usage.

XXVI. — L'ENFANT ET LA MARMOTTE.

Un jeune enfant à tête de linotte,

Qui ne songeait qu'à se bien divertir,

Faisait un crime à la marmotte

De passer six mois à dormir.

Il ne l'appelait que dormeuse,

Bonne à rien, vieille paresseuse.

Elle lui répondit un jour avec bon sens :

En plus d'une manière on peut perdre le temps.

Si vous me jugez condamnable

De perdre le mien en dormant,

N'êtes-vous pas inexcusable
De perdre le vôtre en jouant ?
Car, pour moi, je le fais sans être en rien coupable,
Mais vous ne le pouvez qu'en désobéissant.

XXVII. — LES DEUX BATELIERS.

Sur un fleuve grossi par les eaux de la pluie
Deux bateliers, de compagnie,
Conduisaient chacun leur bateau.
Dans son métier, encor novice,
L'un ne connaissait guère l'eau ;
Mais l'autre, vieux routier, par un long exercice
Avait si bien appris tous les chemins du port,
Qu'il arrivait toujours sans mauvaise aventure.
L'un et l'autre allaient bien d'abord,
Leur marche était tranquille et sûre ;
Mais un pont de loin sur les flots
Montrait ses dangereux arceaux.
Notre vieux batelier vit le moment critique,
Et, craignant pour le jeune un accident tragique :
— Sur ton bateau veille avec soin.
— Bah ! c'est m'y prendre de bien loin,
Dit-il ; je réglerai ma marche
Lorsque nous serons près de l'arche.
— Mon fils, il ne sera plus temps,

Prière.

Dieu des enfants ! le cœur d'une petite fille (1),
Plein de prière... (écoute !) est ici sous mes mains ;
On me parle toujours d'orphelins sans famille ;
Dans l'avenir, mon Dieu, ne fais plus d'orphelins.

Laisse descendre au soir un ange qui pardonne,
Pour répondre à des voix que l'on entend gémir.
Mets, sous l'enfant perdu que sa mère abandonne,
Un petit oreiller qui le fera dormir.

(M^{me} DESBORDES VALMORE.)

IX. — LE PETIT SAVOYARD.

LE DEPART.

Chant premier.

Pauvre petit, pars pour la France.
Que te sert mon amour ? Je ne possède rien.
On vit heureux ailleurs ; ici, dans la souffrance.

¹ Pour un petit garçon, modifiez ainsi les trois premiers vers :

Dieu des enfants ! écoute : Un cœur plein de prières,
Qui t'aime tendrement, est ici sous mes mains.
On me parle toujours d'infortunés sans mères ;
Dans l'avenir, etc.

Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.
Tant que mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délassée en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire :
Renonce aux baisers de ton fils.
Mais je suis veuve ; on perd sa force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici ?
Où mendier pour toi ? chez des pauvres aussi !
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie ;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.
Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent.
Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse :
Une mère bénit son fils en l'embrassant ;
Mon fils, qu'un baiser te bénisse.
Vois-tu ce grand chêne, là-bas ?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère :
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père ;
Mais lui, mon fils, ne revint pas.
Encor, s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi ;
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense.
Que je vais prier Dieu pour toi !
Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde,
Seul, parmi les méchants (car il en est au monde),
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir !
Oh ! que n'ai-je, du pain, mon fils, pour te nourrir !

Mais Dieu le veut ainsi ; nous devons nous soumettre ;

Ne pleure pas en me quittant ;

Porte au seuil des palais un visage content.

Parfois mon souvenir t'affligera peut-être ;

Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.

Chante, tant que la vie est pour toi moins amère ;

Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau ;

Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,

Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Si ma force première encor m'était donnée,

J'irais, te conduisant moi-même par la main ;

Mais je n'atteindrais pas la troisième journée ;

Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin :

Et moi, je veux mourir aux lieux où je suis née...

Maintenant, de ta mère entends le dernier vœu :

Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,

Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui

[donne.

Prie, et demande au riche : il donne au nom de Dieu.

Ton père le disait ; sois plus heureux : adieu.

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,

Et la mère avait dit : « Il faut nous séparer ; »

Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,

Se tournant quelquefois, et n'osant pas pleurer.

PARIS.

Chant deuxième.

J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir.

Voyez : la neige tombe, et la terre est glacée.

J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,

Et je n'ai rien pour me couvrir.

Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,

A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.

• Donnez : peu me suffit ; je ne suis qu'un enfant,

Un petit sou me rend la vie.

On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain ;

Plusieurs ont raconté, dans nos forêts lointaines,

Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines ;

Eh bien ! moi, je suis pauvre et je vous tends la

[main.

Faites-moi gagner mon salaire ;

Où me faut-il courir ? dites, j'y volerai.

Ma voix tremble de froid ; eh bien ! je chanterai,

Si mes chansons peuvent vous plaire.

Il ne m'écoute pas, il fuit ;

Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)

Finir son heureuse journée.

Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,

Quelque guérite abandonnée.

Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir ?

Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.
Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
« Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi. »
Hélas ! et tout petit faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi !

Non, l'on ne meurt point à mon âge ;
Quelque chose me dit de reprendre courage...
Eh ! que sert d'espérer ? Que puis-je attendre enfin ? •

J'avais une marmotte, elle est morte de faim.
Et, faible, sur la terre il reposait sa tête ;
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi,
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents,
L'heure du péril est notre heure ;
Les orphelins sont nos enfants.

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix ;
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire ;
Et l'enfant les suivit, en se signant deux fois.

LE RETOUR.

Chant troisième.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter :
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter !
Seul, loin de la vallée, un bâton à la main,
 Qui va de France à la Savoie ?
Quel est le voyageur que l'été leur envoie ?
C'est un enfant ; il marche, il suit le long chemin.
Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier :
Il a mis, ce matin, la bure du dimanche ;
 Et dans son sac de toile blanche
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.
Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le côteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau
 Et n'ait reconnu sa chaumière.
Les voilà ! tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage !
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours ;
 Il est si près de son village !
Tout joyeux, il arrive, il regarde ; mais quoi ?

Personne ne l'attend ! sa chaumière est fermée.
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée. [moi. »
Et l'enfant plein de trouble : « Ouvrez, dit-il, c'est
La porte cède ; il entre, et sa mère attendrie,
Sa mère, qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie :

« N'est-ce pas mon fils qui revient ? »

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle :

« Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle ;

« Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,

« Car je ne voulais pas mourir sans te revoir. »

Mais lui : « De votre enfant vous étiez éloignée,

« Le voilà qui revient, ayez des jours contents ;

« Vivez : je suis grandi, vous serez bien soignée ;

« Nous sommes riches pour longtemps. »

Et les mains de l'enfant, des siennes dégagées,

Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,

Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,

Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait et respirait à peine ;

Et son œil se fixait, de larmes obscurci,

Sur un grand crucifix de chêne,

Suspendu devant elle et par le temps noirci.

« C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères

« Et des petits enfants, qui du mien a pris soin ;

« Lui qui me consolait, quand mes plaintes amères

« Appelaient mon fils de si loin.

« C'est le Christ du foyer, que les mères implorent,
« Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
« Nous gardons nos agneaux et les loups les dévorent,
« Nos fils s'en vont tout seuls et reviennent enfin.
« Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle?
« Ta pauvre mère infirme a besoin de secours ;
« Elle mourrait sans toi. » L'enfant, à ce discours,
Grave et joignant les mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant : « Que le bon Dieu vous fasse de longs jours ! »

GUIRAUD.

X. — L'AUMONE.

Voici venir, mes sœurs, le dernier mois d'automne ;
Un beau jour maintenant est rare et passager ;
Le pauvre, demi-nu, des premiers froids s'étonne ;
Travaillons pour le soulager.

Poursuivons un projet par le cœur entrepris ; [ges.
Appliquons-nous, mes sœurs, faisons de beaux ouvra-
Mais à Dieu seulement demandons-en le prix,
Sans rechercher d'autres suffrages.

L'hiver sera, mes sœurs, plus rude qu'on ne croit :
Et déjà, dans la cour, d'un ton piteux et triste,
Un tout petit enfant demande qu'on l'assiste,
En soufflant dans ses mains toutes rouges de froid.